

MON
PETIT
CŒUR
de PIERRE

MON
PETIT
CŒUR
de PIERRE

-
Lucile
CARON-BOYER

hachette
ROMANS

Couverture : Hachette Romans Studio
Visuel : © Juliana Vido / OFFSET

© Hachette Livre, 2018, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

CHAPITRE I

Le jour de la rentrée, j'ai eu la plus grosse surprise de ma vie.

Et quand je dis grosse surprise, attention, c'est loin d'être à la hauteur de ce que j'ai ressenti.

J'ai retrouvé Tom dans la cour. On s'était donné rendez-vous la veille, par SMS. Je l'ai localisé sans problème, il avait encore pris au moins quinze centimètres pendant les vacances et il dépassait tout le monde d'une tête. Sa chevelure rousse dominait la foule comme une flamme flottant sur un océan capillaire. Ça m'a fait rigoler. Quand je suis arrivée devant lui, j'avais encore un grand sourire sur les lèvres et il m'a demandé :

- Ça te met de si bonne humeur de revenir en cours ?
 - Non, c'est toi qui me mets de bonne humeur.
 - Mais j'ai encore rien dit !
 - T'as pas besoin de dire quoi que ce soit.
- Il a un peu tiqué.
- C'est ma tronche qui te fait rire ?

— Non, t'es beau comme un dieu.

C'était ma réplique fétiche, celle que je lui sortais à tout bout de champ, ça remontait à des années. En fait, ça remontait exactement au jour de notre rencontre. C'était un jour de rentrée, là aussi. On avait atterri dans la même classe de CE1, les deux nouveaux de l'année, les seuls à ne connaître encore personne. Dès la première récré on s'est retrouvés un peu à l'écart, côte à côte, mais on n'osait pas se parler. Les adultes croient toujours que, pour les enfants, c'est super facile de se faire des amis, c'est à se demander s'ils sont tous amnésiques.

Ou menteurs.

Puis la cloche a sonné. On a commencé à se diriger vers la porte de notre salle de classe et, là, un groupe de garçons est passé devant nous en ricanant. Ils ont continué, en se retournant de temps en temps pour jeter des coups d'œil à Tom. Finalement, l'un d'eux a lancé :

— Tu sais, tu devrais te laver le visage, t'as des taches partout.

J'étais juste à côté de lui. J'ai vu son mouvement de recul et ses yeux qui se sont mis à briller un peu trop fort. Alors je me suis penchée et j'ai chuchoté dans son oreille :

— Moi, je trouve que t'es beau comme un dieu.

J'avais entendu cette expression un matin en allant chercher le pain à la boulangerie. La cliente devant moi avait un petit garçon, endormi dans sa poussette. C'est vrai qu'on aurait dit un ange. La boulangère s'était penchée au-dessus du comptoir pour le contempler et elle avait lâché d'un air tout ému :

— Il est beau comme un dieu, ce petit !

Beau comme un dieu. L'expression m'avait plu, j'aimais l'utiliser dès que j'en avais la possibilité, ce qui n'arrivait pas souvent. Ce jour-là, dans la cour d'école, je m'en suis servi parce que je me doutais que ça lui ferait du bien. Mais aussi parce que c'était vrai. Ses taches de rousseur qui recouvraient tout son visage comme une constellation d'étoiles, moi je trouvais ça beau et poétique.

Et ça a été le tout début de notre amitié.

On est tombés dans les bras l'un de l'autre. On ne s'était pas vus de tout l'été, deux mois et demi, et on n'avait presque pas pu s'appeler, vu qu'il était à l'étranger pendant tout ce temps. Le sevrage avait été difficile.

— Dis donc, t'as pas beaucoup bronzé pour quelqu'un qui vient de passer deux mois au soleil !

— Écran total indice 140, ma mère l'a fait produire exprès pour moi.

J'ai ricané et il a ajouté, très pince-sans-rire :

— Sans oublier le bob et les lunettes de soleil.

— Waouh, tu devais être craquant, je veux dire encore plus que d'habitude. Je regrette de ne pas avoir vu ça.

— Te fais pas d'illusions, j'ai déjà détruit toutes les photos.

La mère de Tom, Julie, est adorable, mais elle est aussi légèrement anxieuse. Elle flippe pour un peu tout et n'importe quoi, le mercure dans les poissons, les conservateurs dans les

bonbons, les pesticides dans les savons... Chaque fois que je la vois, elle m'avertit d'un nouveau danger potentiel et je fais semblant de l'écouter, ça la rassure de savoir que je vais arrêter de boire du soda (ça peut provoquer des cancers), que je vais observer une distance minimale de soixante-douze centimètres entre mon portable et mon oreille (ça peut provoquer des cancers) et que je ne vais pas mettre des plats en plastique dans mon micro-ondes (ça peut provoquer des cancers). Des fois même, je le fais vraiment. Je trouve ça mignon qu'elle se fasse du souci pour moi, mais au quotidien ça doit être un peu fatigant. Tom en a pris son parti. De toute façon, c'est dans sa nature. Tom est cool. Tom est la coolitude incarnée. Enfin, il l'est devenu, parce que c'était pas gagné au départ. Quand on a fait connaissance, la fameuse année du CE1, c'était même plutôt le contraire. Il avait changé d'école parce que, dans l'ancienne, il avait fini par devenir le souffre-douleur en titre. Ça faisait deux ans qu'il s'en prenait plein la gueule à cause de ses cheveux pas de la bonne couleur et de ses taches de rousseur. Deux ans qu'on lui disait toute la journée qu'il était moche et pas comme les autres, vingt-quatre mois que personne ne voulait jouer avec lui, cent quatre semaines qu'on ricanait en permanence sur son passage. C'est long.

Quelqu'un d'autre ne s'en serait peut-être pas sorti aussi bien.

Sa chance, ça a été de me rencontrer. J'ai été son rempart contre la bêtise des autres.

Enfin, ça, c'est ce que je lui dis toujours. En vrai, je suis sûre que c'est moi qui ai eu de la chance de le rencontrer.

Non, en fait, on a eu de la chance tous les deux.

On s'est dirigés ensemble vers les panneaux d'affichage où étaient punaisées les listes de classes avec le nom du professeur principal. Tom fendait la foule sans difficulté, me traînant derrière lui comme un remorqueur. On n'a pas mis longtemps à trouver.

On était ensemble, ça, ce n'était pas une surprise. On s'arrange toujours avec les options pour ne pas risquer de se retrouver séparés. Il suffit de choisir un truc pas trop populaire et comme ça il n'y a qu'une seule classe pour la matière. C'est ce qui explique que l'on se soit retrouvés à faire portugais en LV2 et option latin pour assurer le coup.

Par contre, la mauvaise nouvelle, très mauvaise même, c'était le nom de la prof principale. On avait gagné à la loterie, pour la deuxième année consécutive, on allait devoir supporter Mme Valium.

Elle s'appelait en fait Mme Vallien, mais Valium lui allait tellement mieux !

Pour ceux qui ne le sauraient pas, le Valium est un calmant puissant, et on peut dire qu'elle nous calmait puissamment, cette chère Mme Vallien.

Le surnom lui collait aux basques depuis bien avant notre arrivée dans le collège, c'est dire si elle avait des heures d'entraînement derrière elle. Elle enseignait les maths. Enfin, elle

essayait, parce que je ne pense pas qu'elle ait jamais réussi à faire comprendre quoi que ce soit à qui que ce soit. Elle se contentait de réciter d'une voix monocorde le cours du manuel (on sait jamais, certains élèves ne savaient peut-être pas encore lire) puis de nous donner les numéros des exercices à faire. Tom a pris tout ça avec philosophie :

— On s'en est sortis l'année dernière, on s'en sortira cette année.

C'était facile à dire, les maths c'est évident pour lui, il pige tout tout de suite.

Heureusement d'ailleurs, c'est lui qui m'aide chaque fois que je décroche, il est nettement plus doué que Valium pour expliquer.

Quand nous sommes entrés dans la classe, elle était déjà à son bureau. Pendant quelques secondes, elle m'a fait de la peine tellement elle respirait la tristesse et la lassitude : si la dépression avait eu un visage, ça aurait été le sien à ce moment précis. Elle avait toujours cette improbable coupe de cheveux, un carré mi-long avec la raie au milieu, ces lunettes rondes et son gilet boutonné jusqu'au menton qu'elle portait de septembre à juin. Je sais pas trop comment elle réussissait ce tour de force, mais elle ressemblait à la fois à une petite fille et à une vieille dame acariâtre. Puis elle a levé les yeux, a poussé un soupir excédé, et soudain elle ne m'a plus du tout fait de la peine. Je ne sais pas pourquoi cette femme continuait à venir en cours. Visiblement elle estimait qu'être là, c'était

gâcher sa vie. Et au passage elle gâchait aussi la nôtre, quatre heures par semaine.

Nous avons retrouvé la plupart de nos camarades de l'année passée. Les deux grandes gueules, Quentin et Lila, qui ne laissaient jamais passer une occasion de faire rire, même si cela pouvait leur valoir de gros ennuis. Le très antipathique Nicolas, qu'il était si facile de détester. Le banc de sardines, cinq filles tout à fait interchangeables qui ne réagissaient qu'à des stimuli comme un nouveau rouge à lèvres ou un changement de coiffure. On les avait surnommées ainsi parce qu'elles brillaient au soleil avec leurs maquillages irisés, leurs bijoux et leurs tee-shirts à paillettes et parce qu'elles se déplaçaient exclusivement en groupe. Maxime était là aussi, le mystérieux Maxime, que j'avais fini par percer à jour, gentil nounours planqué derrière sa mèche et ses tee-shirts ornés de têtes de mort, de zombies ou de taches de sang. Et puis il y avait tous les autres, plus ou moins sympas, plus ou moins brillants, plus ou moins calmes.

Au milieu de la masse des têtes connues, j'ai repéré tout de suite une nouveauté. Un garçon qui s'était assis en plein milieu de la salle. J'ai trouvé ça courageux. Je l'ai désigné à Tom d'un mouvement qui se voulait discret, mais il m'a fait un clin d'œil.

— Déjà vu !

J'aurais dû m'en douter, plus observateur que Tom, ça n'existe pas.

On s'est assis côte à côte, forcément. Notre place habituelle, plutôt vers le mur du fond, côté fenêtres.

C'était reparti pour une nouvelle année.

Valium nous a anesthésiés avec sa maîtrise habituelle, en même pas dix minutes on était tous à moitié endormis. Elle nous a dicté notre emploi du temps (pas tip-top, les horaires) et nous a expliqué comment se dérouleraient les épreuves du brevet à la fin de l'année. Même pour ça, elle n'était pas douée. On a attendu que ça se passe.

À la récré, Lila est venue nous voir pour nous annoncer d'un ton triomphant :

— Hey, les amis, vous savez qu'on a Mister Sexy en SVT ?

— Je croyais qu'on avait M. Aymet, un nouveau.

— Ouaip, M. Aymet, alias Mister Sexy. Avec lui, les SVT, ça devient chaud, chaud, chaud !

Tom a eu l'air très déçu.

— Et pour les garçons ?

— Désolée, j'ai rien en magasin pour vous !

Et elle est repartie colporter la bonne nouvelle.

Le cours suivant était celui de SVT, justement. C'est là que j'ai eu droit à ma grosse surprise. La rumeur concernant Mister Sexy avait eu le temps de faire trois fois et demie le tour du collège et il régnait une certaine fébrilité dans la classe. En tout cas en ce qui concernait la composante féminine, à part moi, bien sûr, mais ça c'est normal. Tom pense que j'ai

un déficit hormonal à ce niveau. Les garçons, ça ne m'intéresse pas des masses. Par contre, la bande des sardines frétilait, c'était d'ailleurs assez intéressant à observer comme phénomène. Le prof est arrivé en retard. Le temps qu'il se pointe, on avait eu le temps de s'asseoir et de commencer à discuter. Plus les minutes passaient, plus le volume augmentait. Quand Mister Sexy a enfin daigné se montrer, les conversations ont vite cessé.

Moi, je me suis pris la claque de ma vie.

Et pour cause, Mister Sexy était mon père.